Voyage à Chamonix, par Hans Ottokar Reichard, dans Guide de la Suisse, 1793

Introduction

Il est extrêmement gratifiant de retrouver les voyageurs, en particulier du XVIIIe siècle, pour, en leur compagnie, quand ce sont de charmants compagnons à la plume alerte et au regard avisé, retrouver nos classiques. Promenades dans les Alpes surtout, parfois sur ces sites grandioses et incontournables où véritablement nos visiteurs prenaient conscience des charmes infinis de notre pays et environs dont la variété paysagère ne cessait de les étonner.

Pour ce qui est de Hans Ottokar Reichard, il faut reconnaître que plus on le fréquente, mieux on l'apprécie. C'est un homme d'une grande culture, d'une écriture impeccable, et il sait voir et apprécier ce qu'il découvre. Ainsi on ne cesse de faire des trouvailles toutes dignes d'attention dans son fameux guide suisse de 1793.

Ci-dessous nous retrouverons une promenade à Chamonix. Car si l'homme, pour l'essentiel, s'en tient à notre pays, il ne dédaigne pas de s'en éloigner quelque peu pour retrouver des régions proches où il y a tout autant à voir, si ce n'est plus. Car le géant des Alpes et ses approches, voilà de quoi satisfaire le plus exigeant des voyageurs de ces temps passés, comme aussi celui d'aujourd'hui.

Nous garderons l'orthographe ancienne de Chamonix, soit Chamouni.

Note : orthographe rectifiée, nom propres avec majuscules, retouches mineurs de ponctuation.

Voyage à Chamouni

Première journée.

On part de Genève dans une voiture ordinaire ou en cabriolet, dès que les portes sont ouvertes. La route jusqu'à Salenche, c'est-à-dire dans une longueur de 6 milles d'Allemagne, est la plus belle chaussée que l'on puisse voir ; quelquefois l'on croit rouler sur les chemins sablés d'un parc. Les ponts que l'on rencontre fréquemment sont solides et construits de marbre brut ou de granit ; du reste le voyageur ne paie aucun droit pour l'entretien de cette belle route. – Les voituriers de louage font pour l'ordinaire difficulté d'être rendu à Salenche sur les 2 ou 3 heures de l'après-midi ; mais quoiqu'ils puissent dire, il faut insister là-dessus ; d'après ma propre expérience et celle d'autres voyageurs, qui ont en cela suivis mes conseils, on peut être sûr que la chose est très faisable. Jusqu'à la Bonneville, la contrée est des plus agréables, et l'on y trouve la plus grande variété d'objets qu'une belle situation et le voisinage des Alpes puissent procurer. A Chêne, on quitte le territoire de Genève, et l'air de misère qui règne dans les villages que l'on

traverse dès lors, fait aisément connaître qu'on est sur terre de Savoie. Près de la Boissière, superbe maison de campagne appartenant à un Mr. Tronchin, on commence à découvrir les trois cimes du Mont-blanc. La montagne de Salève se présente sur cette route sous des aspects extrêmement variés. Plus l'on approche de la Bonneville, plus la contrée prend un air alpestre. Le Môle et le Brévent forment l'entrée de la vallée que traverse l'Arve et par laquelle on pénètre dans l'intérieur des Alpes. La Bonneville est un endroit peu considérable. Le seul bâtiment qui ait quelque apparence, est le couvent des Barnabites. On y voit deux vieux châteaux dont l'un est une espèce de prison. La Bonneville est à peu près la moitié du chemin de Genève à Salenche. On ne s'y arrête que pour faire reposer les chevaux, et l'on quitte avec grand plaisir l'Auberge des Trois Mores qui est située sur la place du marché. En sortant de la ville on passe l'Arve sur un pont de pierre qui a 500 pieds de longueur. Cette rivière est ici très rapide et cause de grands dégâts dans cette vallée, qui, du reste, prend un air plus riant et plus pittoresque à mesure qu'elle se déploie aux yeux. Les champs en culture, les prairies, les bosquets, les cascades, les chaumières, les collines verdoyantes qui s'élèvent par une douce inclination les unes au-dessus des autres, enfin les Alpes, ici couverte de bois, et là dénuées de toute verdure, qui servent de cadre à ce tableau, varient à chaque instant la scène. A chaque pas que l'on fait, on découvre quelque chose de nouveau. La place que Mr. Bourrit aime de préférence dans cette contrée, est un petit parc au-delà de Cluse que l'Arve borde d'un côté et qui de l'autre s'appuie sur un petit bois. En deçà du pont que l'on passe pour arriver à Cluse on voit un sentier étroit, taillé dans le roc, et pittoresquement sauvage. Cluse est une mauvaise bicoque habitée en grand partie par des horlogers. Elle a tiré son nom de sa situation ; Cluse vient du latin Clausa. On arrive de là dans la vallée de Magland. La caverne de Balme est une grotte assez ordinaire, garnie de stalactites, et ayant 640 pas de longueur. Il faut au moins une heure pour y grimper, et elle ne mérite ni le temps ni la peine qu'il en coûte, sans parler du danger que l'on court de prendre froid, lorsqu'après cette marche échauffante, on y entre tout dégoûtant de sueur. Le Nant d'Arpenaz, belle cascade au pied de laquelle passe le chemin, ressemble beaucoup au Staubbach ; comme lui on la prendrait de loin pour une bande de toile qui flotte ça et là au gré du vent. Sa hauteur est de 800 pieds. On en a fait dernièrement une bonne gravure. Près de cette cascade, on voit sur un rocher taillé pic deux grands cercles jaunâtres, d'un même diamètre ; on dirait que le rocher a été coupé dans cet endroit par le milieu, et que les deux surfaces intérieures ont été tournée en dehors, à peu près comme on représente les deux hémisphères sur la mappemonde. Salenche est une vieille ville dans une situation assez pittoresque, et élevée de 90 toises au-dessus du lac de Genève. Elle est plus grande que la Bonneville ; cependant le droit de bourgeoisie n'y coûte que 40 livres. On y trouve deux couvents d'Ursulines, et l'autre de Capucins ; ce dernier possède quelques tableaux médiocres. On loge chez le sieur Genêt qui fournit

aussi des chevaux et des mulets aux voyageurs. Des fenêtres de l'auberge on a la vue du Mont-blanc. Mr. Baile d'Albe qui demeure à Salenche a fait une des plus belles gravures qui existent, intitulée, le Mont-blanc vu de la vallée de Salenche. Il ne faut pas confondre l'original avec la copie qu'on en a faite, et qui lui est inférieure. A une petite distance de la ville est la caverne du moulin de la Frace, sur la rivière de Salenche qui offre un coup d'œil d'une beauté sauvage.

Si l'on se propose d'être de retour à Genève le 3 ou le 4e jour en repassant par Salenche, il faut laisser les chevaux dans ce dernier endroit, et donner ordre qu'ils y attendent. Mais si l'on prend pour revenir l'une des autres routes que j'indiquerai plus bas, on les renvoie à Genève. Le prix ordinaire est d'un gros écu par jour pour chaque cheval.

En partant de Salenche, à une heure ou deux après midi, on peut être à Chamouni sur les 8 ou 9 heures du soir, quoique vu les mauvais chemins, on soit presque toujours obligé d'aller au pas. On ne peut faire cette route qu'en char-à-banc ou à cheval. Lorsque le torrent appelé le Nant-Noir a gâté le chemin par quelque inondation subite, il est impossible de passer autrement qu'à cheval ou à dos de mulet. Le sieur Genêt (ou un certain Maxime), accompagne ordinairement les voyageurs jusqu'à Chamouni ; mais comme il vient en qualité de voiturier et pour avoir soin des chevaux, on lui donne pour boire, et rien de plus.

La route de Salenche au Prieuré que l'on fait ordinairement en 6 heures de temps, n'est point dangereuse ; mais elle est sauvage et pleine de beautés pittoresques. Tantôt rude et pénible, elle serpente sur les bords des précipices ; tantôt embellie par la vue de jolis vallons qui s'ouvrent dans le lointain, de montagnes entassées les unes sur les autres, d'un grand nombre de cascades et de sinuosités infiniment variées de l'Arve, elle présente une suite de tableaux intéressants. On traverse plusieurs petits villages et hameaux, et l'on a de temps en temps à franchir des ravins qui se remplissent d'eau à la moindre pluie. On voit sur les murs de l'église de Passy deux antiquités romaines ; ce sont deux ex-voto en forme de plaques. Le lac de Chède que l'on trouve à une petite distance du chemin est un petit bassin, dans une solitude fraîche, agréable et tranquille. On s'arrête volontiers sur ses bords, pour voir les bosquets voisins et les cimes majestueuses du Mont-Blanc se répéter dans le miroir de ses eaux. On ne le voit pas depuis le chemin, et il faut faire quelques pas au travers d'un petit bois pour y arriver.

Après avoir passé l'Arve sur le Pont des Chèvres, l'on entre dans un petit vallon ; le sentier qui est fort étroit tourne un précipice, Mais on ne peut se lasser de contempler les beautés sauvages de cette vallée entre lesquelles on remarque surtout une belle chute de l'Arve. Au reste il y a peu de voyageurs qui prennent le chemin du Pont des Chèvres ; on préfère communément la route qui passe sur les hauteurs, et qui est beaucoup plus commode. C'est aussi celle où nous continuerons de guider le voyageur.

La vallée de Servoz présente un charmant coup d'œil par sa fertilité. Ce n'est pas sans frémir, qu'on y voit les ruines d'une montagne qui, en s'écroulant en 1751, menaça ce beau vallon d'une destruction totale. Tous les habitants prirent la

fuite ; il y eut cependant quelques enfants d'écrasés. L'épaisse fumée, ou plutôt la poussière produite par le choc des rochers brisés les uns contre les autres qui accompagna cet éboulement, fit croire, dans le premier effroi, que c'était une éruption d'un volcan. Il y a dans le voisinage de Servoz des mines de plomb tenant argent, que l'on recommence à exploiter. Les nouveaux bâtiments construits pour cet usage et qui bordent le chemin, l'aspect sauvage des Alpes d'alentour qui servent pour la plupart de retraite aux contrebandiers de sel, les ruines d'un vieux château qui s'élèvent sur la pente d'une montagne escarpée, présentent au sortir du village de Servoz un magnifique tableau. Les ouvriers qui travaillent aux mines sont presque tous des Allemands. Mr. Exchaquet, directeur des mines de Savoie et qui demeure à Servoz, a fait, sur le modèle du fameux ouvrage du général Pfiffer, des plans en relief de la vallée de Chamouni et du Mont-Blanc avec les glaciers et les montagnes voisines. Ces plans sont très fidèles et méritent d'être vus. Le prix en varie suivant la grandeur. Ceux de la première grandeur coûtent à Genève, en y comprenant les frais d'emballage et de port, 25 louis ; ceux de la seconde grandeur 8 louis ½ ; et ceux de la troisième 6 louis et ½. La vue que présente la vallée de Chamouni, lorsqu'on la découvre pour la première fois des hauteurs où passe le chemin, jette le spectateur dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. Il croit voir un nouveau monde. Ces cimes majestueuses couvertes de glaces et de neiges éternelles ; ces montagnes qui paraissent porter le ciel, et dont la hauteur effraie les yeux et peut à peine être saisies par l'imagination ; le contraste frappant de la couleur rougeâtre des roches primitives, telles que le porphyre et le granit, dont elles sont composées, avec la blancheur éclatante des frimas qui les recouvrent ; ces glaciers qui du haut de leurs sommets plongent jusques dans les vallées[1] ; le vert de mer dont se teignent les pyramides qui s'élèvent à leur surface, surtout lorsque le soleil les éclaire ; la couleur sombre et noirâtre des forêts de sapins ; le vert plus pur des pâturages et des praires ; les cabanes et les hameaux répandus çà et là dans la vallée ; tout cela forme un ensemble dont il est plus facile de sentir la beauté que de la décrire.

A la distance d'une lieue et plus du Prieuré, le voyageur trouve déjà des gens qui l'attendent au passage, et qui s'offrent à lui servir de guides. Pour se délivrer de leur importunité, il n'a qu'à leur nommer quelque guide connu de Chamouni et leur dire que c'est à ce guide qu'il est recommandé.

De la maison de Madame Couteran, (qui est déjà élevée de 524 toises au-dessus de la Méditerranée), aussi bien que de tous les autres points de la vallée, on a le fameux Mont-Blanc en perspective. Ce géant des Alpes, aussi vieux que le globe dont il a vu toutes les révolutions et les catastrophes, est élevé, d'après le calcul de Mr. de Saussure, de 17 700 pieds de Paris au-dessus du niveau de la Méditerranée. On le reconnaît aisément à ses trois cimes, dont l'une ressemble à la bosse d'un chameau, et à la blancheur éblouissante des tapis qui le recouvre. Vu de la vallée d'Aoste, il ne paraît point si chargé de neiges ; mais il se présente sous un aspect

[1] Il y en a un entre autres appelé le glacier des Bossons, qui vient immédiatement du Mont-Blanc et descend presque jusqu'au bord du chemin.

aussi sauvage et aussi hideux que le Schreckhorn. On a calculé que la croûte de neiges qui couvre son sommet et ses flancs a plus de 400 pieds de profondeur et plus de 9000 pieds d'étendue horizontale, depuis le Dôme du Gouté qui est la plus basse de ses trois cimes, jusqu'au sommet de la plus élevée ; et que la hauteur perpendiculaire des neiges depuis la voûte de l'Arveiron jusqu'au sommet du Mont-blanc, est d'environ 12 000 pieds, et par conséquent à peu près égale à celles du Vésuve et de l'Etna, en les supposant mis l'un sur l'autre.

C'est en 17896 que l'on est parvenu pour la première fois au sommet du Mont-blanc. Jacques Balma de Chamouni et le docteur Paccard ont eu l'honneur d'en former le projet et de le réaliser. Cette entreprise hardie a valu au premier une récompense du roi de Sardaigne et le surnom de Mont Blanc sous lequel il est connu dans tout le pays. Mr. de Saussure, ce fameux naturaliste, a fait le même voyage, et son exemple a été suivi en 1787 par un Anglais nommé Beaufay. J'ignore s'ils ont eu des imitateurs.

Une des principales productions de la vallée de Chamouni, c'est son excellent miel. Il est blanc, et d'un grain brillant, assez semblable au sucre ; il est d'un goût exquis, et a une odeur aromatique, moins forte il est vrai que celle du miel de Malte et de Narbonne, mais qui n'en est que plus agréable pour les gourmands. Il a de plus quelque chose de balsamique et de résolutif. On l'achète à Chamouni dans de petits barils qui coûtent un écu la pièce. Ce n'est que dans la vallée de Chamouni que l'on recueille cet excellent miel. Celui des villages voisins, comme Servoz, St Gervais, Passy, ne diffèrent en rien du miel ordinaire.

Seconde journée.

Bien des voyageurs commencent par visiter le glacier des Bossons. Mais on fait fort bien de s'épargner la fatigue de cette course, lorsqu'on est décidé à visiter la mer de glace du Montanvert et la source de l'Arveiron, deux objets infiniment plus intéressants. En effet quiconque vient à Chamouni et ne fait pas cette excursion, a manqué le but de son voyage. Même parmi les dames que la curiosité amène dans cette superbe vallée, il en est bien peu qui ne fassent le voyage du Montanvert, et qui ne sont enchantées de ce qu'elles y ont vu. Il y a cependant quelques femmes timides ou délicates qui se contentent de monter sur le Chapeau.

Avant tout on a soin de se procurer un nombre de guides proportionné à celui des personnes qui sont du voyage. J'ai indiqué à la page 475 les noms de quelques guides, d'un zèle éprouvé ; de plus on se fait suivre d'un homme qui porte les provisions, telles que du rôti froid, du fromage, du beurre, du miel, et du vin, tant pour soi que pour ses guides ; et quand on arrive à la cabane de Blair, ou à la pierre des Anglais, on y prend en plein air un repas que l'activité de l'air des montagnes, la fatigue de la route, et la vue des scènes majestueuses dont on est environné, font trouver mille fois plus délicieux qu'on se peut l'imaginer quand on n'en a pas fait l'expérience. Quelques dames se font porter dans une espèce de fauteuil de bois

dans lequel on passe des bâtons ; mais comme il ne faut pas moins de 6 porteurs qui se relèvent continuellement, cette manière de voyager est fort dispendieuse, aussi pour peu qu'un dame soit bonne marcheuse, je lui conseille de faire la course à pied. Je remarquerai seulement que les talons pointus des souliers de femmes sont aussi incommodes que dangereux dans de pareils chemins, aussi les guides exigent-ils des dames qu'elles se les fassent couper avant que de se mettre en route.

Il faut trois bonne heures pour gravir le Montanvert et arriver jusqu'à la mer de glace. On part de Chamouni sur les 7 heures du matin, et l'on peut faire environ une lieue et quart à dos de mulet. On traverse des forêts de sapins, où l'on trouve partout des traces d'anciennes avalanches, d'énormes blocs de granit et des arbres fracassés. De là on arrive à un sentier étroit et difficile appelé le chemin des Cristalliers, où l'on est obligé de mettre pied à terre et de renvoyer sa monture à Chamouni. On fait ordinairement une pause auprès d'une petite source appelée le Caillet, et l'on jette de là un coup d'œil sur la vallée. La vue qu'elle présente est fort singulière. La hauteur où l'on se trouve fait que l'Arve ne paraît qu'un fil tendu dans la plaine, le village qu'un assemblage de maisons de cartes, les champs et les prairies que les cases d'un damier, ou les planches d'un jardin, nuancées de mille espèces de vert. Cette fontaine est vraiment un endroit délicieux pour se reposer. De là le sentier devient toujours plus rude et plus pénible, quoique sans aucune espèce de danger. Pour faciliter la montée aux dames qui sont de la partie, les deux guides qui accompagnent chacune d'elles, ont soin de tenir leur bâton dans une situation horizontale du côté du précipice, et forment ainsi une espèce de garde-fou ou barrière ambulante, sur laquelle elles peuvent s'appuyer, sans que la vue des profondeurs effrayantes au bord desquelles elles marchent, vienne troubler le plaisir qu'elles ont à contempler les grandes scènes de la nature. L'hôpital de Blair, dont la position est indiquée fort exactement dans la carte de Coxe, est une cabane construite de pierres brutes, et que l'Anglais qui lui a donné son nom, fit bâtir il y a quelques années dans cet endroit pour quelques guinées qu'il lui en coûta. A quelques pas de là, on découvre la mer de glace. L'image la plus fidèle que l'on puisse en donner est celle d'une mer en tourmente, dont les vagues amoncelées auraient été tout d'un coup saisies par une main toute puissante et changées en masse solide. Il faut descendre près d'un bon quart d'heure par un sentier bordé de rhododendrons, pour arriver jusques sur ses bords. Si l'on veut faire quelque promenade sur la glace, il faut prendre garde aux fentes et aux crevasses dont elle est remplie. La couleur de ces profondes crevasses est du plus beau vert de mer que l'on puisse imaginer. Les vagues qui, du haut du Montanvert, ne paraissent que comme les sillons d'un champ, font de petites collines de 20 à 40 pieds de haut. Cette mer a 8 lieues de long et 1 lieue de large. Sur ses bords s'élève une suite de rochers de forme pyramidale dont les cimes inaccessibles vont se perdre dans les cieux. Ces rochers portent le nom d'Aiguilles. « Ils forment comme la cour du Mont-Blanc qui brille du côté opposé dans un repos majestueux,

et qui plus voisin du ciel, dérobe une partie de sa masse imposante à l'œil des mortels, qui ne le voit presque jamais tout entier. C'est en effet, continue madame de Krock, un coup d'œil qui est au-dessus de toutes les descriptions, comme au-dessus de tous les tableaux ».

Les 6 grandes pyramides ou aiguilles que l'on voit du Montanvert et qui ont jusqu'à 6000 pieds et plus de hauteur, sont celles du Midi, du Dru, du Bouchard, du Moine, du Tacul et des chameaux, et les 6 glaciers qui partent du pied du Mont-blanc et descendent dans la vallée de Chamouni, sont ceux du Gruaz, du Taconnaz, des Bossons, du Montanvert, de l'Argentière et de la Tour.

Les bords de la mer de glace on remonte sur le Montanvert, et l'on dine dans l'hôpital de Blair, ou sur la pierre des Anglais. C'est le nom que l'on a donné à un énorme bloc de granit, en mémoire de deux Anglais qui y prirent leur repas après avoir pénétré sans guides dans ces régions inconnues jusques alors aux étrangers. Ces deux Anglais s'appelaient Windheim et Pacocke. C'est en 1741 qu'ils firent ce voyage. La hauteur du Montanvert au-dessus de la Méditerranée est de 954 toises.

Il y avait autrefois un sentier qui conduisait par la mer de glace jusqu'en Italie, mais qui depuis a été recouvert par les glaces. En 1786 deux guides tentèrent de nouveau ce passage dangereux, et en 1787, Mr. Bourrit, accompagné de son fils, exécuta heureusement cette entreprise. La description de cette course intéressante, que des Anglais ont faite dès lors à l'exemple de Mr. Bourrit, se trouve imprimée.

On descend du Montanvert à la source de l'Arveiron par le Chemin des Chèvres. Ce chemin abrège considérablement, mais il est excessivement roide et pénible. Il suit les flancs de la montagne et il est si à pic qu'en regardant du fond de la vallée ceux qui y cheminent, on les prendrait pour des fous qui de gaité de cœur vont se jeter dans un précipice ; mais à l'aide d'un bon guide et au moyen des différents zig zags que fait le chemin, on y marche sans danger. Il n'est pas rare, pendant cette route, de voir des avalanches tomber des montagnes, ou des pyramides de glace s'écrouler avec fracas et rouler jusques au bas du glacier. La source de l'Arveiron se trouve au pied du glacier du Montanvert dont elle est le dégorgement. Pou se faire une idée de la voûte de glace qui la rend si fameuse, qu'on se figure une salle ou une grotte qui a quelquefois jusqu'à 100 pieds de hauteur, et dont l'air peut le disputer en beauté à celui du ciel le plus serein. Les parois semblent revêtues du verre le plus poli, et l'œil, trompé par cette illusion optique, croit découvrir une longue suite d'appartements. Une pluie fine en tombe de toutes parts, et en forme, si je puis m'exprimer ainsi, une salle aquatique infiniment supérieure à ces grottes mesquines que l'on voit dans tant de jardins. La rivière de l'Arveiron s'élance en écumant du fond de la grotte, et se précipitant à travers des blocs de granit et d'énormes rochers qui forment la moraine du glacier, ou ce rempart de pierres et de débris qui l'entoure, elle va se réunir à l'Arve à une demi-lieue de là. A côté de ces glaces accumulées depuis des milliers d'hivers, on voit des arbres ornés de la plus belle verdure et de riantes prairies. Quelquefois la

glace forme dans l'intérieur de la voûte des colonnes et des portiques ; mais en général il n'y a rien de moins constant que la forme de cette voûte : elle change toutes les années et paraît dépendre uniquement du hasard. Quelquefois il se détache de la voûte d'énormes morceaux de glace, et c'est la raison pour laquelle les guides ne permettent pas qu'on en approche de trop près. Cette moraine, dont j'ai parlé plus haut, s'élève autour des glaciers, et les masses qui la composent sont continuellement poussées en avant par la glace qui les porte. On voit les pierres et le gravier céder d'année en année à la pression et cheminer du côté de la vallée, comme si une main invisible les mettait en mouvement. Parmi les arbres les plus voisins du glacier, il y a des sapins tellement courbés par le poids de la glace, qu'ils finissent par se rompre ou par en être engloutis. On montre, comme une preuve du puissant effort des glaciers, deux énormes blocs de granit, qui, pressés l'un contre l'autre par l'action continuelle des glaces, se sont frottés au point de se sillonner profondément. Ils sont cependant séparés du glacier par un amas de granits dont quelques-uns sont d'une grosseur prodigieuse, et il faut que toute cette masse soit mise en mouvement pour que les deux rochers en question puissent agir l'un sur l'autre. C'est de la source de l'Arveiron que l'Aguille du Dru se présente sous le point de vue le plus avantageux. Hackert, frère du peintre de ce nom qui est à Rome, a représenté avec beaucoup de fidélité la mer de glace et la voûte de l'Arveiron dans deux grandes estampes. Mr. Bourrit en a fait aussi une gravure.

Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on voyait comme un objet de curiosité, dans le petit village des Bois, qui n'est pas loin de là, deux enfants Cakerlaks ou Albinos, que Mr. Blumenbach a fort bien décrits dans sa bibliothèque de médecine. Dès lors, un de ces enfants est mort, et l'autre a été emmené en Angleterre.

Pour retourner à Chamouni qui n'est qu'à une petite lieue de là, on fait venir à la source de l'Arveiron son char à banc ou ses mulets, et l'on reprend la route du Prieuré au travers d'une plaine fort agréable.

Bien des voyageurs font encore depuis Chamouni différentes courses dans les montagnes. On peut monte, par exemple, sur le Buet et sur le Brévent[2] en prenant le nouveau chemin que Mr. Exchaquet a découvert, et qui est beaucoup plus commode que celui qui est décrit dans les ouvrages de Mr. de Saussure et de Mr. Bourrit. L'on peut encore, à l'exemple de Coxe, descendre sur la mer de glace, marcher pendant plusieurs heures de suite à travers des glaciers, des précipices, des moraines, s'avancer jusqu'au Talefre et au Couvercle, et pénétrer par une route aussi dangereuse que pénible, jusqu'à l'endroit appelé le jardin. Mais cette excursion n'est faite que pour un petit nombre d'hommes accoutumés à gravir les montagnes, et qui ne craignent ni la fatigue ni les vertiges. Mr. Van Berchem a décrit cette route avec beaucoup d'exactitude dans son Itinéraire de Chamouni.

[2] Pendant que j'étais à Chamouni, trois Anglaises du nombre desquelles était Miss Parminter, firent cette course.

Troisième journée

La plupart des voyageurs repartent de Chamouni le troisième jour, et prennent pour retourner à Genève la même route par laquelle ils sont venus. Dans ce cas on garde les chevaux et les chars à banc de Salenche, pour se rendre dans ce dernier endroit, et l'on continue la route avec les chevaux de Genève qu'on y a laissés.

Mais si l'on veut revenir par Martini, dès qu'on est arrivé à Chamouni, on renvoie à Salenche les chevaux qu'on y a pris, et on loue des guides et des mulets de Chamouni. Il y a deux chemins qui conduisent à Martini, et ni l'un ni l'autre ne sont dangereux. Le premier passe sur la Tête-Noire et c'est celui que l'on prend communément. En suivant cette route, on se rend de Chamouni dans la Vallorcine qui en est éloignée de 3 lieues et 1/2. Cette vallée est plus élevée que celle de Chamouni et l'on n'y trouve qu'une mauvaise auberge. On sort de la Vallorcine par un défilé étroit, et l'on passe des terres de Savoie dans celles du Valais. Le premier village qu'on rencontre et qui s'appelle Finio, frappe le voyageur par la singularité de sa situation. Il est bâti sur une plate-forme si élevée qu'il paraît comme suspendu en l'air avec ses champs et ses prairies. Après une heure et demie de marche, on arrive sur la Tête-Noire. C'est un passage extrêmement étroit entre deux montagnes d'une couleur sombre qui s'élèvent jusqu'aux nues, et qui ne s'ouvrent que pour donner passage au Torrent Noir, que l'on entend mugir à une profondeur effrayante. On gravit la montagne par un sentier extrêmement roide, tracé sur le bord d'un précipice et semé d'innombrables débris de rochers, dont la couleur et la forme varient extrêmement. De la Tête-Noire, on descend au village de Trient.

La seconde route, qui passe sur le Col de Balme, est très fatigante ; cependant je la préférerais à l'autre. Dans mon premier voyage de suisse, Mr. Wyttenbach de Berne me conseilla de la prendre, et je lui en ai la plus grande obligation. Du sommet du Col de Balme qui est élevé de 7 558 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, on a une vue que bien des voyageurs mettent au-dessus de toutes celles de la Suisse. D'un côté l'on découvre le Valais, le Rhône, le Grand et le Petit S. Bernard, les passages du Mont-Cenis et du Simplon, et dans l'éloignement, le S. Gotthard, les Alpes de Berne, et celles d'Unterwald. De l'autre côté, on a devant soi le Mont-Blanc avec ses aiguilles majestueuses, et les glaciers dont il est environné. En prenant la route du Col de Balme, on peut voir les sources de l'Arve qui n'est là qu'un faible ruisseau.

Cette route aboutit comme l'autre au village de Trient, dont l'auberge, quoique petite, selon M. Bourrit, vaut beaucoup mieux que celle de Martigni ; aussi conseille-t-il d'y passer la nuit pourvu qu'on ne soit pas trop de monde. De Trient à Martigni on compte 2 lieues et ½. Des hauteurs de Trient on voit d'un coup d'œil toute la vallée de Sion arrosée par le Rhône qui fait une multitude de détours et qui est parsemé d'îles fertiles. Les forêts, les prairies, les pâturages viennent se dessiner en miniature à l'œil du voyageur. Une montagne d'un bleu foncé termine brusquement le tableau, et à peine distingue-t-on le château et les maisons

blanches de Sion qui est situé vis-à-vis. De Chamouni à Martigni, on compte 8 lieues et ½. On peut louer des mulets à Martigni pour le prix de 25 batz par jour. Du reste c'est là qu'on retrouve les grandes routes.

De Martigni l'on vient à Bex par S. Maurice en 3 heures et ½ de temps, et l'on voit en passant la superbe cascade de Pissevache. A Bex l'on visite les salines des Bevieux et les ouvrages souterrains qui les rendent remarquables. De là on se rend à Genève, par Vevey, Lausanne, Morges, etc. On peut aussi faire le trajet de Vevay à Genève par eau.

Si l'on préfère de revenir par la Savoie, on passe par S. Gingouph, par Meillerie, dont Rousseau a consacré les rochers dans sa nouvelle Héloïse et qu'il a rendus cher à tous les amants ; et par Evian dont les bains renommés attirent dans cette saison un grand nombre d'étrangers, et où l'on a spectacle français, bals dans le bois voisin, etc. Hackert a gravé plusieurs vues de cette contrée. D'Evian, on se rend à Genève en 6 heures de temps, et l'on peut voir en passant la fameuse chartreuse de Ripaille. Toute cette contrée est fort agréable, et ce qui l'embellit surtout, c'est la vue des côtes riantes du Pays de Vaud qu'on a presque toujours devant les yeux. Que l'on prenne la route de Bex ou celle de Savoie, il faut 4 ou 5 jours pour se rendre de Chamouni à Genève.

Le meilleur guide à suivre pour le voyage de Chamouni est le petit ouvrage de Mr. Van Berchem intitulé : Itinéraire de la vallée de Chamouni, d'une partie du bas Valais et des montagnes avoisinantes, etc, Lausanne, 1789, avec des gravures et des plans. On y trouve toutes les curiosités botaniques et minéralogiques, les distances, les hauteurs, etc. indiquées avec beaucoup d'exactitude. L'Itinéraire de Genève et de Chamouni par Mr. Bourrit, Genève, 1791, est encore un guide fidèle.

On vend à Genève et à Lausanne des reliefs de terre cuite et colorée de la vallée de Chamouni et du Mont-Blanc, pour le prix de 36 livres de France.

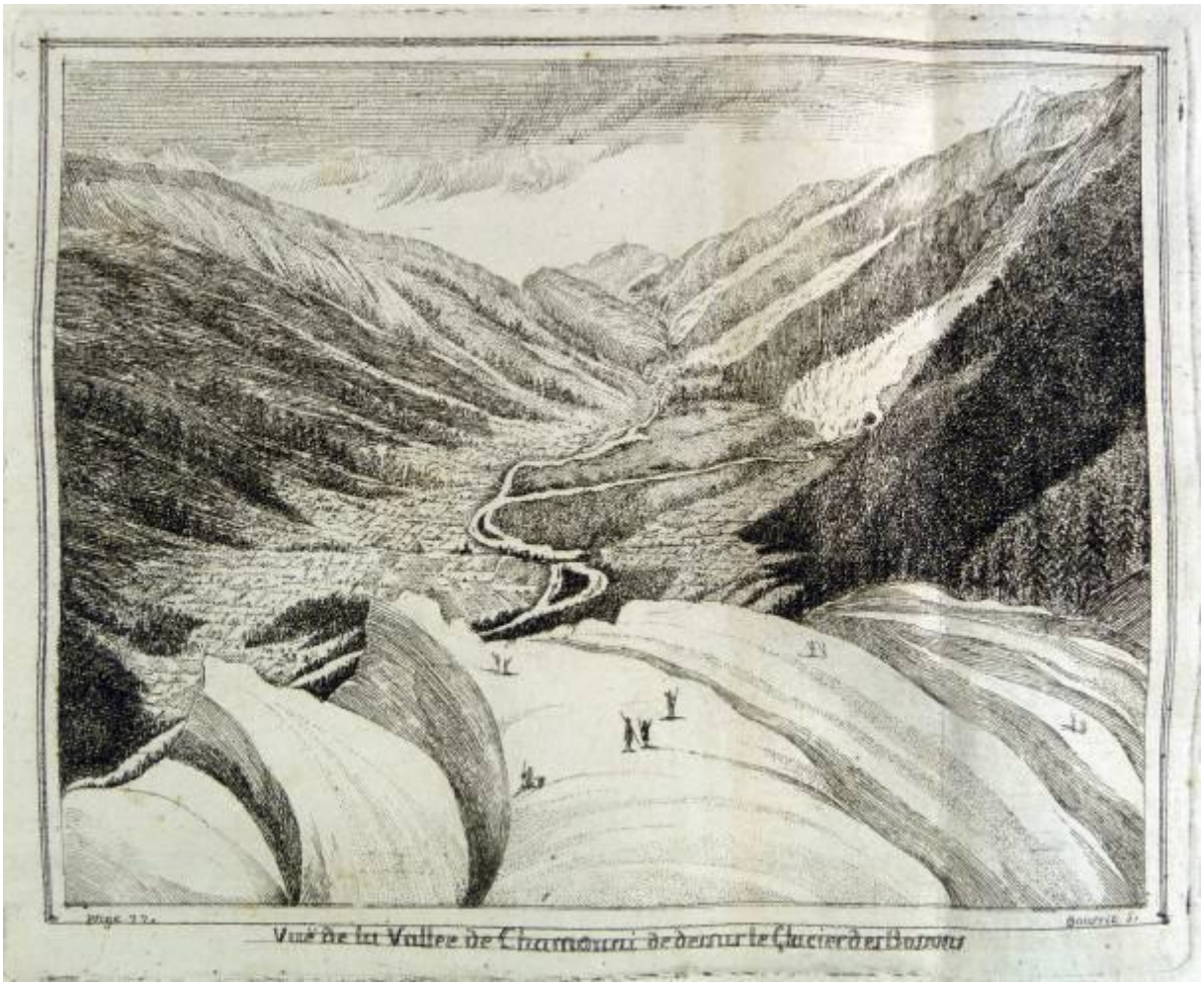
On suit depuis quelque temps une nouvelle route, de Genève à Chamouni, moins connue. Les voyageurs qui préfèrent cette dernière route, peuvent traverser le lac, aller coucher à Thonon ou à Evian, et le lendemain matin aller à Samoens, de là à Six, où ils pourront coucher s'ils veulent monter toute suite sur le Buet ; ils peuvent aussi aller coucher le même jour au prieuré de Chamouni. Depuis Six jusqu'à Servoz, le chemin passe près d'une des plus belles chutes d'eau que ces montagnes peuvent offrir, et sur les débris d'une montagne qui s'est éboulée au milieu de ce siècle. De Thonon au Prieuré, on compte, au plus 15 lieues, et les chemins sont généralement beaux. Je conseillerais aux voyageurs d'aller à Chamouni par la route de Salenche, et de retourner par celle de Six et de Thonon.

Pris sur internet :

Dessin du géographe n° 18 : Gravures de Marc Théodore Bourrit

Aspect de la vallée de glace du somet du Montanvert. Cette vuë sera naturelle dans le Miroir. Bourrit (sic) (planche n°2 in « Description des glacières, glaciers & amas de glace du Duché de Savoye » Marc Théodore Bourrit, chantre de l'église cathédrale de Genève, Genève, Bonnat, 1773, 136p.)
© fonds Bibliothèque Méjanes, D 8366

Cette image de la Mer de glace vue du Montenvert vers l'amont est rendue de façon très expressive (malgré son inversion droite-gauche), comme les personnages du premier plan, touristes armés de piolets et ou de grands cannes, et leurs guides autochtones : les formes de surface du glacier (séracs, moraines latérales et longitudinales) et celles de l'auge (rimaye) sont bien observées. Bourrit, bon dessinateur mais néophyte dans l'art de la gravure reprend directement sur la plaque de cuivre et à l'endroit le (ou les) croquis qu'il a dût faire sur le motif : il est donc reproduit à l'envers sur le papier et le lecteur doit se munir d'un miroir pour voir l'image dans le bon sens.



Vuë de la Vallée de Chamouni de dessus le Glacier des Bossons.

Bourrit (planche n°3 in « Description des glacières, glaciers & amas de glace du Duché de Savoye » Marc Théodore Bourrit, Bonnat, 1773, p.77)
© fonds Bibliothèque Méjanes, D 8366

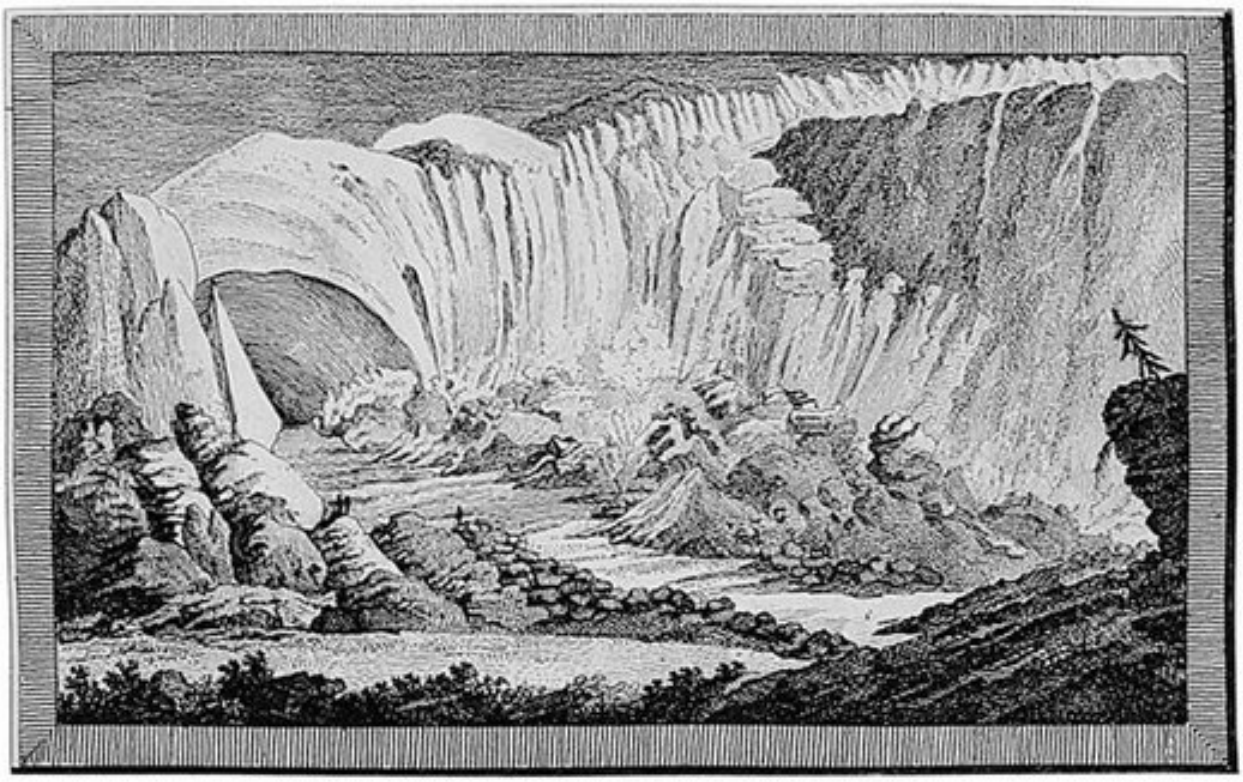
Cette estampe donne une image saisissante de la vallée de Chamouni vers l'amont (vers le NE), puisque Bourrit l'a gravée à partir de ses croquis faits sur le motif. En effet, il décrit dans son ouvrage cette ascension sur le glacier des Bossons, en particulier l'arrivée au pied du mur de glace terminal et sur les séracs, où les touristes alpinistes se faisaient une gloire de monter :
« *Ce ne fut qu'après une heure de marche assez rapide que nous eûmes l'étonnant aspect des murs de glace qui soutiennent le glacier. Ce sont des masses de glaces qui s'élèvent perpendiculairement comme les murs d'une citadelle revêtus de fortes tours & qui peuvent avoir trois à quatre cent pieds de haut* (100 à 130 m de haut). (Ils contournent les murs de glace pour aborder le glacier par le côté)…*nous nous avançâmes sur la glace, qui en est assez difficile, étant à des endroits fort montueuse. Parvenus au plus haut du Glacier, nous eûmes la vue sur la vallée de Chamouni, qui se présente ici dans la plus agréable perspective* ».
p.77, « Magnifiques murs de glace et glacier des Bossons »

L'auge glaciaire est parfaitement dessinée, et sur la droite (versant du massif du Mont Blanc) les trois glaciers des Bois, d'Argentière et du Tour descendent comme celui des Bossons jusque dans la vallée de l'Arve. Au bas du glacier des Bois, un gros point noir signale la grotte de glace d'où sortait l'Arveyron (Bourrit n'utilise pas ici l'appellation « mer de glace » pour l'ensemble du glacier des Bois-Montanvert).

Il s'agit d'un des premiers ouvrages de description des glaciers des Alpes du nord par un érudit genevois, qui fit de nombreuses excursions et ascensions dans les alpes de Savoie, décrivit et dessina ces « glacières » qui inquiétaient tant ses contemporains à la fin du petit âge glaciaire. L'ouvrage d'où est tiré cet extrait, parmi les premiers du genre, fut traduit en anglais et publié à Londres pour servir de guide aux « touristes » du grand Tour vers l'Italie, dont la route classique passait par les Alpes (Lyon ou Genève, Chambéry, le Mont Cenis, Turin) : ils inscrivirent souvent au programme de leur passage en Savoie quelques unes des excursions décrites dans cet ouvrage. Le peintre anglais William Turner, qui traversa plusieurs fois les Alpes dans ses « grands tours » vers l'Italie, utilisa certainement cet ouvrage pour visiter le massif du Mt Blanc, en particulier lors de son premier voyage en 1802, au cours duquel il passa de la vallée de Chamonix à celle de Courmayeur (Val d'Aoste) en contournant le massif par la montagne (cols de Seyne et du Bonhomme)

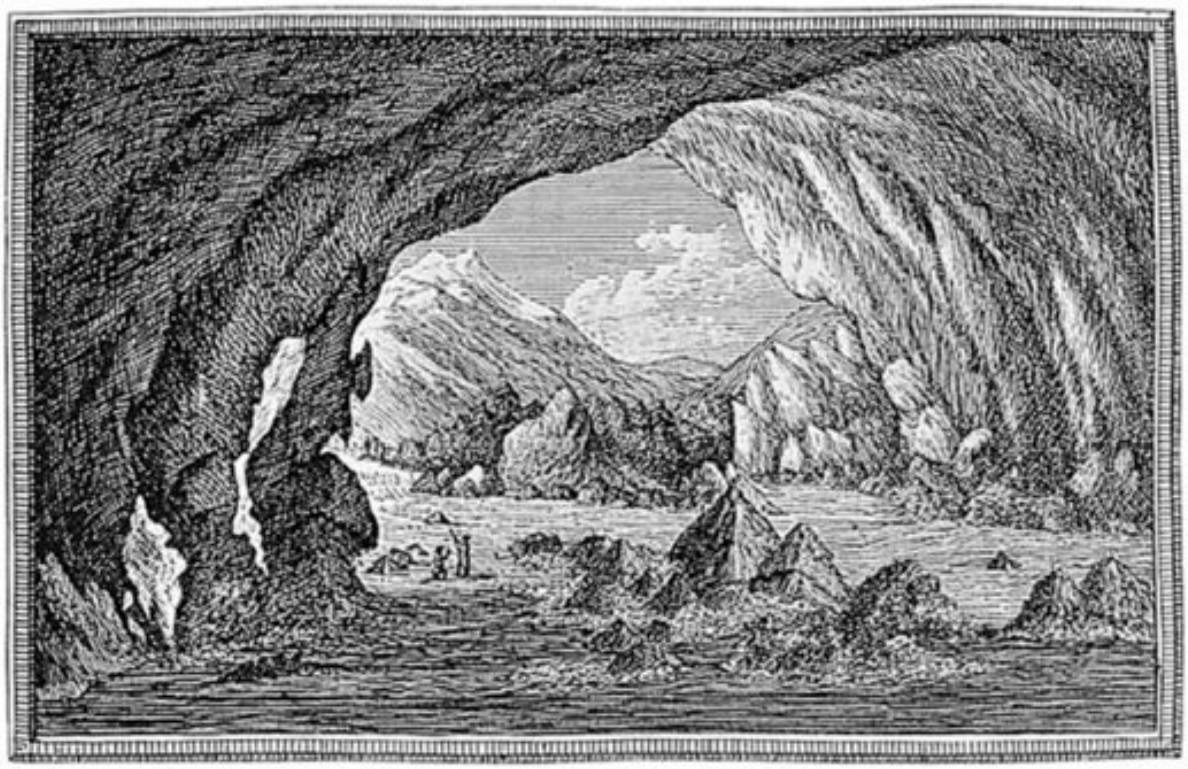
Marc Théodore Bourrit (1739-1819), membre d'une famille française protestante réfugiée à Genève, était un érudit curieux des choses de la nature, de la montagne et de l'alpinisme .Par ailleurs bon dessinateur et peintre, il publia ensuite plusieurs ouvrages sur le même sujet, qu'il illustra de ses propres gravures :*Nouvelle description générale et des glaciers du Duché de Savoye* (3 vols., 1785), *Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni*, 1791, *Descriptions des cols ou passages des Alpes*, (2 vols., 1803), , qui peuvent être consultés, comme le premier, par l'intermédiaire du site de l'université de Lausanne.

Roland Courtot
janvier 2010



Marc-Théodore Bourrit (1739-1819), Grottre de l'Arveyron, 1785

Même auteur, même sujet, même époque



Bourrit, vue de l’intérieur de la grotte de l’Arveyron , 1803

Bélanger et Malgo, La source de l’Arveyron